

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 677.—SAMEDI, 24 AVRIL 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

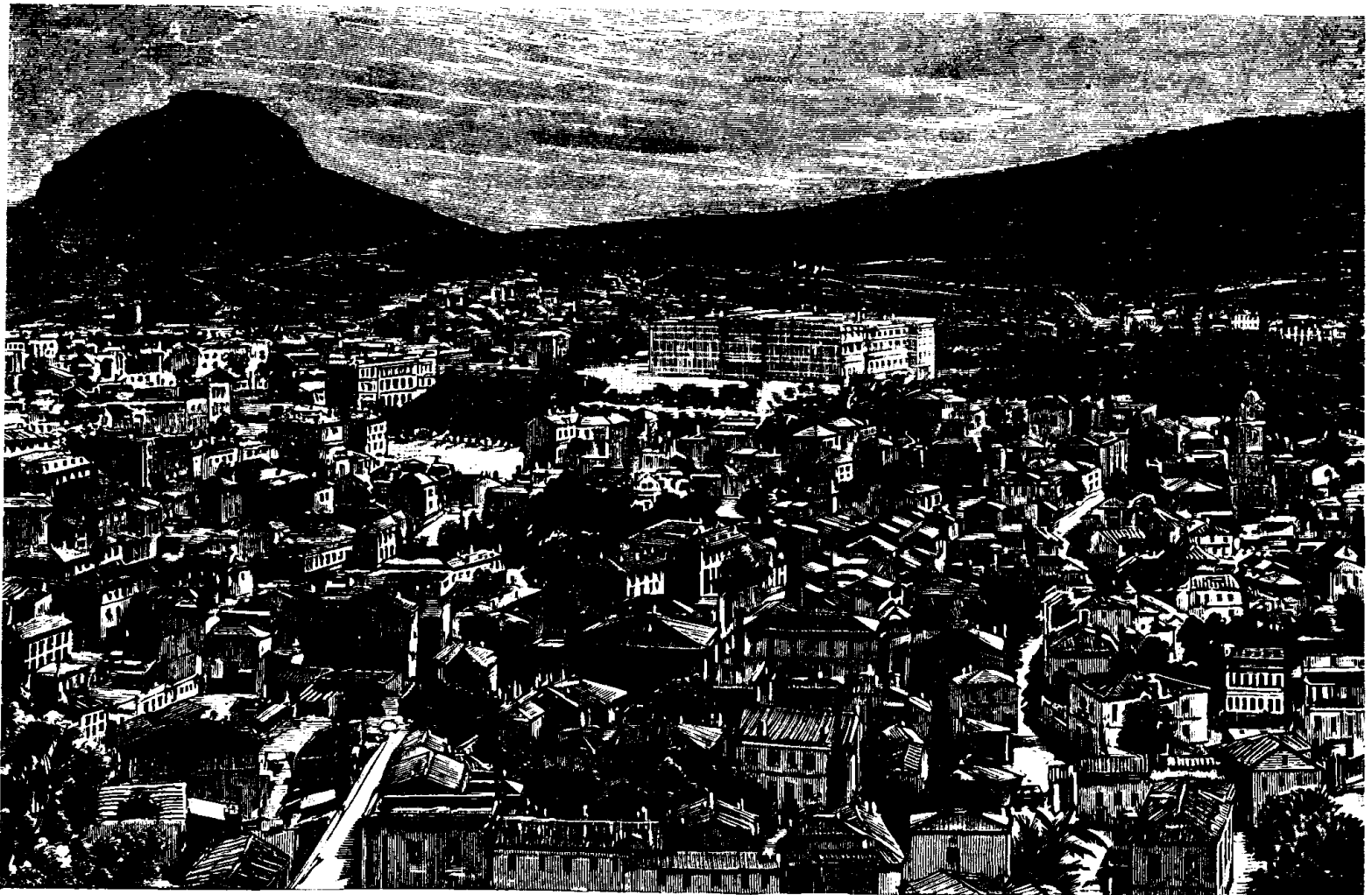
La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE GÉNÉRAL PORFIRIO DIAZ
Président du Mexique



LE MARQUIS CHARLES-ALBERT COSTA DE BEAUREGARD
Membre de l'Académie Française



VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE D'ATHÈNES

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 24 AVRIL 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-Zag, par R. LeFort.—Chronique européenne, par R. Brunet.—L'honorable F. Béchard, sénateur.—L'honorable A.-J. Pothier, par F.-O. Asselin.—Invitation, par C. Brio.—Poésie : Un Vieillard, par A. Lellis.—Chant du printemps.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Reconnaissance, par Aimée Patrie.—Ces gens-là, par Bluet.—Nos gravures.—A nos lecteurs.—Fleurs de Pâques, Marie Aymong.—Un peu de géographie, par Odéric.—La lecture, par Adrienne P.—Petite poste en famille.—Le baiser du Vendredi Saint.—Théâtres.—Primes du mois de mars.—Jeux et amusements.—Choses et autres.—Feuilletons : La veuve du garde, par R. de Navery ; Un drame au Labrador, par le Dr Eugène Dick.

GRAVURES.—Portraits : Le gén. Porfirio Diaz, président du Mexique ; Le marquis de Beaugard, de l'Académie française ; L'hon. A.-J. Pothier, lieutenant-gouverneur du Rhode-Island.—En Orient : Vue générale de la ville d'Athènes ; Les Dardanelles.—Beaux-Arts : La chanson du printemps (double page).—Carte de la Turquie et de la Grèce.—Portrait de M. le sénateur Béchard.—Gravures du feuilleton.—Devinette.—Mode.—Billard.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Les douloureux souvenirs de la Semaine Sainte ont amené une relâche dans notre chronique quelque peu échevelée.

Si ces Zig-Zag ont plu à nos lecteurs, nous allons les recommencer—dirait la chanson du Petit Navire.

Tout d'abord, par ces temps brumeux et quotidiennement changeants, nous parlerons un peu médecine.

Malgré l'excellence reconnue du climat de notre province de Québec, il n'est pas moins reconnu que la consommation, l'asthme, et autres maladies affectant plus ou moins directement les poumons, exercent de grands ravages ici.

Nous concédons volontiers que l'incurie de nos compatriotes est une des causes principales, peut-être la principale, de cet état de choses. On néglige un mauvais rhume ; on surchauffe abominablement les demeures, s'exposant à un refroidissement souvent mor-

tel, et, ce, refroidissement survenu, on n'appelle pas le médecin, on sort quand même, on boit de l'eau froide.

Nous sommes heureux de pouvoir dire à nos aimables lectrices, mères de famille, que, pour une maladie très fréquente, l'asthme, et même dans la plupart des affections des poumons, il existe un remède ayant fait ses preuves.

M. Vernade, pharmacien, 22, boulevard Edgar-Quinet, à Paris, a découvert un produit excellent contre ces maux. Dans l'asthme, la maladie est aux poumons, le danger au cœur. On a employé, jusqu'ici, l'iodure de potassium pour combattre efficacement le mal dont nous parlons, mais les médecins savent que cet agent entraîne des inconvénients et aussi des accidents d'intolérance assez graves. L'iodure de potassium n'agit que sur l'un des appareils en cause, laissant à le cœur : son action est pour cela, appelée *eupnéique*.

Le remède de M. Vernade joint à l'action eupnéique de l'iodure de potassium, des propriétés *tonico-cardiaques* : il est médicament du cœur, en même temps que médicament respiratoire. Il est très efficace dans les cas de bronchite chronique avec emphyseme (ce qui signifie : tumeur causée par l'introduction de l'air dans le tissu cellulaire). En outre, diurétique par excellence, il a été employé avec succès dans les maladies du cœur et les maladies des reins, *contre les suites de l'influenza* (ou grippe), et dans certaines affections autres : les médecins me comprennent.

La solution d'*Eupnéine Vernade* est dosée à raison de cinquante centigrammes d'iodure de caféine, par cuillerée à thé, pur et cristallisé. Elle ne renferme ni sucre ni alcool. La dose moyenne est d'une à quatre cuillerées à thé par jour, et le médicament est particulièrement bien toléré dans du lait ou de la bière.

Les personnes très délicates se trouveront fort bien de fractionner la dose : au lieu d'une cuillerée à thé tout entière, elles n'en prendront que le quart, avec plus ou moins de liquide (lait ou bière). La tolérance s'établit très bien, et, au bout de quelques jours, on prend la quantité prescrite.

L'une des célébrités médicales de Paris, le docteur Henryclaude, recommande très vivement dans une de ses brochures "ce médicament excellent dans les maladies de cœur, les catarrhes bronchiques, accès d'oppression que les médecins qualifient de *faux asthme*, congestion du foie, du *cerveau*, vertiges, palpitations, jusqu'aux hydrosieses.

"Les hôpitaux de Paris et de la province l'ont expérimenté avec succès."

On ne saurait souhaiter attestation plus explicite et plus positive.

Les éloges que nous avons lus dans les plus grandes publications d'Europe sur ce médicament, nous ont engagé à le faire connaître ici, où tant de personnes ne savent plus que faire dans les cas indiqués par le célèbre docteur Henryclaude.

Pour compléter ce qui précède, nous dirons que le flacon coûte quatre francs cinquante centimes pris à Paris, à l'adresse donnée au commencement de ce passage. Ce qui fait environ quatre-vingt-dix centimes de notre monnaie.

Puissent ces lignes rendre l'espoir à quelques personnes souffrantes !

C'est bien joli, n'est-ce pas, de traiter de *omni re scibili et quibusdam aliis* ? Ce qui veut dire, en bon français, de choses qu'on connaît, et même de celles qu'on ne connaît pas !

Reposons-nous quelque peu : le voulez-vous ?—Aussi bien, tout à l'heure, reprendrons-nous quelque sujet... vertigineux. Vous verrez !

Je lisais quelque part—peu importe où ; d'ailleurs, je ne me le rappelle pas !—un fait bien singulier. Voici :

Vers le IX^e siècle—il y a mille ans !—Béro, comte de Lenbourg, près de Munster, en Allemagne, donna une grande chasse à laquelle son fils prit part.

A cette époque, paraît-il, il y avait encore des ours dans ces pays. Le jeune homme, entraîné par son ardeur, et mal armé, fut pris par un ours qu'il voulait

prendre, et étouffé. Le pauvre père désolé, résolut de sanctifier sa douleur en faisant bâtir une chapelle à l'endroit où le jeune comte périt.

Puis, il créa le célèbre chapitre de Munster, dont ceux qui font partie, sont par le fait chanoines.

Vers 1348, mourut un certain Jean de Balder, doyen de Kilchberg, chanoine de ce chapitre : ce qui n'est pas extraordinaire. Mais ce qui l'est sans contredit, c'est que ce bon chanoine mourut âgé de *cent quatre-vingt-six ans* ! après avoir vu repousser sa chevelure, d'un noir jais, et sa denture complète. Voici d'ailleurs son épitaphe textuellement reproduite :

*De Kilchberg canis
Edentatusque Decanus
Rursim deutescit,
Nigrescit, hic requiescit.*

J'engage fortement les incrédules à y aller voir !

Les journaux sont remplis d'annonces toutes plus alléchantes l'une que l'autre, faisant connaître des mines d'or dont les actions ne valent... pardon : se vendent dix, douze, quinze, vingt centins !...

La fortune pour tout le monde !... Plus de pauvres, rien que des riches !...

Quelqu'un, revenu la semaine dernière de la Colombie Anglaise où gisent des mines d'or à ramasser à la pelle—les mines ou l'or, comme vous le voulez !—disait avec beaucoup de raison à un de mes amis : " Ces mines d'or deviennent des mines... de boue ! "

Tant pis pour ceux qui mettront leurs économies aux actions susdites ! Ce sont tout simplement de mauvaises actions qu'ils commettent.

Or, tendez les oreilles, et surtout, ouvrez-les, vous, exploités, et vous, pauvres exploités !

Un Français, M. Benjamin Brazelle, a découvert récemment que l'or, l'argent, tous ces métaux précieux, c'est de la farce. Il n'y a que trois métaux *primaires* : le cuivre, le fer, le plomb. Avec ces trois, on en peut faire quantité d'autres. Pour sa part, ce Français en fabrique quinze espèces !

Et il fait de l'or, de bel et bon or, de l'or pur, de l'or dur—disent les bijoutiers.—Et pour faire de l'or, il ne faut que... de l'argile !

Toute la chimie actuelle, dit-il, est bonne au plus pour les vieilles femmes et les enfants. Il faut, de toute nécessité, changer tout cela. Il décompose l'or, l'argent, et y trouve—et les montre, évidemment,—deux ou trois matières. Cette décomposition s'opère par l'électricité à une puissance atroce. Et l'électricité : il la divise en deux classes : l'une, abordable : celle d'ici-bas ; l'autre, inabordable : celle de là-haut. J'opine humblement du bonnet.

Il a constitué une puissante société, fonctionnant, pour... *travestir* la glaise en or, dans le comté de Saint-Louis (Missouri).

Mes frères, vendez-leur vos terres argileuses, dont vous ne savez que faire ! Ils vous donneront de l'or en lieu et place... peut-être !

Notre beau fleuve, notre majestueux Saint-Laurent, auquel Larousse, si adroit dans foule de ses renseignements, donne mille kilomètres de long, soit sept cent-cinquante milles environ ou deux cent-cinquante lieues !—pauvre Larousse— ; notre fleuve est libre de glaces, et, à l'heure où ce journal sera distribué, les premiers bateaux à vapeur auront recommencé leur service.

Fasse le ciel, à ce sujet, que la Compagnie Richelieu n'oublie plus qu'elle est canadienne ; qu'elle marche par l'argent canadien ; qu'il y a, au Canada, des musiciens canadiens, et que point n'est besoin de prendre des gens aux Etats-Unis pour... charmer les oreilles des passagers.

Sans doute, les compagnies n'ont pas de cœur : c'est chose connue et archi connue. La Cie Richelieu, dont certains actionnaires devraient donner l'exemple de la charité, du respect des commandements de Dieu et de l'Eglise, exige, au contraire, de ses employés, un travail ardu le dimanche. Que du moins, cette compagnie

quand elle a de l'argent à donner, le donne aux Canadiens : ce n'est point trop lui demander.

En maltraitant l'ouvrier, l'homme du peuple, celui qui doit gagner sa vie en se louant aux autres, les capitalistes amoncellent les haines : ils savent ce que le nihilisme en Russie, le socialisme en France, en Belgique et en Espagne ont fait couler de sang ; et déjà, aux Etats-Unis, ces doctrines perverses ont leurs adeptes—que l'on prenne garde : les mêmes causes produisent les mêmes effets—nous pourrions voir des jours de sang et de mort au Canada !

Voici qu'il ne suffit pas, le croirait-on ? de la guerre Turco-Grecque et de la guerre générale en Europe... en perspective.

Une dépêche nous apprend que le Japon, dans ses conférences avec la Russie au sujet de la Corée, a reçu de cette dernière puissance un affront que le dit Japon ne veut pas supporter.

Le peuple même s'élève contre le gouvernement, qui n'a pas refusé le traité *honteux* proposé par la Russie.

Ce sont de gros mots !

D'autre part, les Espagnols vont rapatrier une grande partie de leurs troupes, de l'île de Cuba. Les Espagnols disent qu'il n'y a plus de Cubains, et ceux-ci qu'il n'y a plus d'Espagnols !—Ils ont raison tous deux.

Radolphe le Fort

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 18 mars, 1897.

La Grèce arme toujours et la question Crétoise, continue à agiter tous les esprits.

Il y a deux jours, le Parlement Français a donné un vote qui restera une honte nationale.

Voici comment M. Lucien Millevoye parle de ce vote anti-humanitaire dans *La Patrie* d'hier, dans son article intitulé : *L'Abdication* :

Il faut marquer d'une croix noire la journée d'hier ; il faut voiler de deuil les statues de la patrie et de la liberté. Une Chambre française a renié en un seul jour dix siècles de traditions généreuses et héroïques. Les petits-fils de quatre-vingt douze se sont enrôlés sous les drapeaux de la Sainte-Alliance : les héritiers des preux ont souffleté l'histoire et les aïeux. Un coup irréparable a été porté à notre prestige. Cette lamentable séance a atteint profondément ce qui demeurait intact, même après les capitulations et les désastres : le vieux renom de loyauté de la France. Et l'on se demande, la honte, la douleur dans l'âme, ce qu'il peut bien nous rester encore d'honneur national, de grandeur morale, après ce Sedan parlementaire.

Ainsi voilà pourquoi nos pères éblouirent et terrifièrent le monde ; voilà pourquoi le sol de la vieille Europe fut jonché des débris des trônes ; voilà pourquoi nos drapeaux flottèrent du Texel aux Pyramides, et de Cadix à Moscou ! Notre siècle se leva sur cette lutte de titans. Regardez dans quoi il s'achève. Contemplez les successeurs des géants. Ils étaient là hier, ces fiers représentants de l'idée qui opéra tant de miracles, les dépositaires "des immortels principes"... ils étaient là, assis autour de la tribune aux harangues, applaudissant avec frénésie toute parole qui outrageait le droit des peuples et qui glorifiait l'abus de la force. C'est ça, des républicains !

Et c'est ça, des chrétiens, ces députés catholiques qui approuvent qu'on oblige des populations chrétiennes à subir la suzeraineté d'un tyran féroce, souillé de crimes, qui estiment que cette orgie de sang ne doit pas être expiée, et qui se désintéressent du sort des martyrs !

C'est ça, la foi civique des uns, la foi religieuse des autres !...

Et, M. André Vervoort, directeur du *Jour*, finissait hier son article blâmant l'action des Puissances contre la Grèce toujours fière et héroïque, par ces réflexions fort justes :

En tout cas, mauvais présage. La France et la

Russie ont cru devoir prendre position contre la justice, le droit et l'humanité : les canons russes éclatent et tuent leurs canonnières ; nos transports échouent en quittant la terre française. Oui, mauvais présage !

La *Politique Coloniale* d'aujourd'hui publie ce qui suit :

Le roi lui-même, dit un correspondant d'Athènes, ne cache pas ses intentions d'envahir la Macédoine. Il y a quatre jours, Georges Ier, qui aime à parcourir seul les promenades et les rues d'Athènes fut reconnu par un vieillard qui lui demanda :

—Eh bien, sire, aurons-nous la guerre !

—Certes, oui, dit le roi, c'est mon devoir ainsi que celui de mes fils. J'irai à la tête de mon armée et je ne rentrerai jamais sans avoir fait mon devoir !

Plusieurs journaux d'aujourd'hui reproduisent ces magnifiques vers de Victor Hugo, dans les *Orientales* :

ENTHOUSIASME

Allons, jeune homme ! allons, marche !...

En Grèce ! en Grèce ! adieu, vous tous, il faut partir !
Qu'enfin, après le sang de ce peuple martyr,

Le sang vil des bourreaux ruisselle !

En Grèce, ô nos amis ! vengeance ! liberté !

Ce turban sur mon front ! Ce sabre à mon côté !

Allons ! ce cheval, qu'on le selle !

Quand partons-nous ! Ce soir ! demain serait trop
Des armes ! des chevaux ! un navire à Toulon ! [long.

Un navire, ou plutôt des ailes !

Menons quelques débris de nos vieux régiments,

Et nous verrons soudain ces tigres ottomans

Fuir avec des pieds de gazelles !

Commande-nous, Fabvier, comme un prince invoqué !
Toi qui seul fus au poste où les rois ont manqué,

Chefs des hordes disciplinées.

Parmi les Grecs nouveaux, ombre d'un vieux Romain,

Simple et brave soldat, qui dans ta rude main

D'un peuple a pris les destinées !

De votre long sommeil éveillez-vous là-bas,
Fusils français ! et vous, musique des combats,

Bombes, canons, grêles cymbales !

Eveillez-vous, chevaux au pied retentissant

Sabres, auxquels il manque une trempe de sang,

Longs pistolets gorgés de balles !

Je veux voir des combats, toujours au premier rang !
Voir comment les spahis s'épanchent en torrent
Sur l'infanterie inquiète ;

Voir comment leur damas, qu'emporte leur coursier,
Coupe une tête au fil de son croissant d'acier !

1827

VICTOR HUGO.

* * *

Les nouvelles les plus alarmantes ne cessent d'arriver pleines du cliquetis des armes en Orient.

Tous les petits états ; la Serbie, la Roumanie, la Bulgarie, la Montenegro, arrivent eux aussi et attendent le moment définitif.

Ils sont grecs par le sang et s'en souviennent.

Ils marcheraient avec la Croix contre le Croissant, avec les vaillants chevaliers de l'humanité contre les oppresseurs.

L'action de ces petits peuples sera sublime en face de l'ignoble lâcheté des grandes Puissances européennes si petites dans leur dernier acte !

On dit pourtant, que le Tzar Nicolas a juré à sa mère—qui est Grecque—de ne jamais laisser le Turc s'emparer d'Athènes, advenant la défaite des héros qui sauront plutôt marcher sur Constantinople.

Si Nicolas en arrivait à protéger le trône du roi des Hellènes, il ne ferait qu'un acte de simple reconnaissance, lui dont la vie a été sauvée par le prince Georges de Grèce.

En attendant, sa reconnaissance de potentat sauvage ne s'affirme que par d'injustes mesures contre le vaillant peuple grec, et par l'envoi d'une flotte contre celle du prince à qui il doit la vie !

C'est grand et c'est beau !

Mais c'est d'accord avec l'actuelle politique européenne, faite de déchéance pour une railleuse paix entourée de sinistres intérêts, appuyée sur une sincérité de sable mouvant.

La France de jadis, celle qui combattit pour l'Irlande et la Pologne, celle qui soutint les Etats-Unis et tous les peuples qu'on voulait opprimer, cette

France-là a vécu, a dit le Parlement français il y a quelques jours, en applaudissant Méline et Hanotaux, qui refont une France nouvelle, sans prêtres, sans religion, reniant un passé trop éblouissant et pas assez anti-clérical.

Et notre pauvre mère-patrie vient d'assister au Sedan de ses glorieuses traditions.

Cela, c'est pour la paix du monde. Pauvre monde ! Pauvre paix !

* * *

Le printemps semble revenir avec sa douce température presque estivale, et les oiseaux, qui déjà chantent une chanson de renouveau.

Le beau soleil couvre Paris de son regard superbe et éclatant, et, sur les boulevards, la foule joyeuse se promène avec aux lèvres, le sourire de contentement qu'on éprouve toujours quand pareille température nous caresse.

Les petits bateaux qui sillonnent la Seine, sont chargés de promeneurs heureux de sortir de Paris, pour respirer l'air des jolies campagnes qui sont les jardins de la Grande-Ville.

L'Avenue des Champs-Élysées est resplendissante des toilettes et des beautés parisiennes, auxquelles elles appartenaient par tradition.

Au Bois de Boulogne, les arbres lancent leurs premiers bourgeons qu'avril changera en fleurs et en tendres feuilles.

La Cascade attend ses habitués avec impatience et, tout est prêt au Pavillon d'Annenonville, pour les petites fêtes intimes.

Enfin, Tout-Paris se hasarde déjà au Bois avec les premières hirondelles légères.

Au premier coup d'archet d'avril, l'orchestre sera prêt à commencer la valse du printemps devant son auditoire favori.

Radolphe Brunet

L'HON. F. BÉCHARD, SÉNATEUR

La mort fauche, impitoyable, parmi nos hommes en vue.

A peine l'année est-elle commencée, à peine les premiers effluves du printemps apportent les idées de vie, de résurrection... c'est sur des fosses fraîches creusées que nous nous penchons, pleurant quand la nature reprend son magique sourire !

Aujourd'hui, c'est l'honorable sénateur M. François Béchard, qui abandonne cette terre. Il n'y a pas un an qu'il est sénateur : il succombe.



M. F. Béchard était fils de feu François, de Mount Johnson, P.Q., et de Clémence Goyette. Il épousa, dans l'Illinois, Melle Marie-Elise Townsed, de Chicago. Il fut longues années maire de Saint-Grégoire, où il possédait un petit château fort pittoresque.—Il avait étudié au collège de Saint-Hyacinthe.—Il est mort mardi, 13 avril courant, à deux heures du matin, à l'hôpital privé du Dr A. Brodeur.



LIEUTENANT-GOUVERNEUR DE L'ÉTAT DU RHODE ISLAND

L'HONORABLE ADAM-J. POTHIER

L'honorable A.-J. Pothier, qui vient d'être élu au poste de lieutenant-gouverneur du Rhode-Island, ne doit son avancement qu'à ses talents, à sa droiture, à sa persévérante diplomatie.

Arrivé aux Etats-Unis à une époque où les Américains considéraient l'élément canadien-français avec défiance, où les nôtres étaient ignorés dans la vie publique, où l'étranger devait très souvent renier son passé pour n'être pas en butte à la malveillance des indigènes, il a fait tomber tous les préjugés qui barraient sa route, et occupa successivement les positions les plus diverses, jusqu'à ce que ses amis, pour le récompenser dignement, l'élevassent au second rang des honneurs qu'il est au pouvoir des citoyens du Rhode-Island de conférer.

Né en 1854, et élevé à Yamachiche, dans la province de Québec, M. Pothier émigra, en 1870, avec ses parents, à Woonsocket et, après un cours d'études suivi au collège de Nicolet, il entra à l'emploi de la Woonsocket Institution for Savings, en 1875. Il occupa encore, aujourd'hui, une position dans les mêmes bureaux, qui ont été, si je puis m'exprimer ainsi, le centre de ses opérations depuis vingt ans ; car c'est là qu'il a pu rendre les plus grands services à ses compatriotes et qu'il s'est fait les plus durables amitiés parmi ses concitoyens de toutes les nationalités.

Il fut nommé, en 1885, commissaire des écoles publiques de la commune de Woonsocket, pour trois ans, et élu député à l'assemblée générale de l'Etat, en 1887 et 1888, (notez que les élections d'Etat ont lieu tous les ans). En 1888, les républicains le remirent en avant pour la commission scolaire, et cette fois encore à voix populaire lui fut favorable ; mais la durée de

son second mandat n'était que d'une année, il devait bientôt paraître sur la scène dans un rôle plus important, à la grande joie de l'élément franco-américain, dont l'influence grandissait alors rapidement, grâce aux efforts de ce vaillant pionnier...

Durant les sessions législatives de 1887-1888, M. Pothier, par la sagesse de sa conduite, la correction et la chaleur de sa parole, et surtout l'élégance et la distinction de ses manières, son tact profond, sa politesse irréprochable, son respect de l'opinion d'autrui, s'était signalé à l'attention de ses collègues et du gouverneur Taft ; aussi ne fut-on pas surpris d'apprendre, en 1889, que celui-ci l'avait nommé commissaire de l'Etat du Rhode-Island à l'exposition de Paris. Comment parler assez dignement des résultats de ce voyage ? Comment dire, dans le cours d'une simple biographie, les témoignages flatteurs dont M. Pothier fut l'objet à Paris de la part des représentants attirés de la France, et des Canadiens, établis dans la Grande Ville ? Qu'il nous suffise de mentionner que Jules Simon voulut faire sa connaissance et que le comte Albert de Mun, le grand orateur catholique, sollicita la même faveur. Le *Figaro*, le *Temps* et le *Paris-Canada*, le félicitèrent chaleureusement d'un discours qu'il prononça le 24 juin, devant la Société Saint-Jean-Baptiste de Paris. Comment dire aussi, l'enthousiasme qui l'accueillit à son retour au pays ? On ne tarissait pas d'éloges sur la méthode et le sens pratique montrés par le commissaire dans la rédaction de son rapport, et le gouverneur Ladd, qui avait sur ces entrefaites, remplacé M. Taft, paya un libéral tribut de louange à M. Pothier dans son message officiel, l'année suivante.

La même année 1889, la jeune et vigoureuse commune de Woonsocket, fondée sous les plus beaux aus-

pires, se vit ériger en cité, et M. Pothier fut élu auditeur des comptes municipaux. C'est dans ces fonctions, si humbles en apparence, qu'il compléta pour ainsi dire son admirable éducation civique, et le soin qu'il mit à les remplir fidèlement lui valut en 1890 d'être choisi par les républicains pour candidat à la mairie. La perspective n'avait rien d'encourageant, car depuis des années la commune, et ensuite la ville, étaient restées aux mains de l'ennemi, et M. Pothier lui-même n'avait dû ses élections précédentes qu'à sa popularité personnelle et à des circonstances particulières. En outre le maire démocrate, M. Pond, jouissait alors de tout le prestige qui s'attache au nom d'une famille de vieille souche. M. Pothier ne recula pas ; il travailla nuit et jour : le jour à son bureau, la nuit chez lui ; le jour pour ses patrons, la nuit pour ses compatriotes, qu'il faisait naturaliser au prix des plus grands sacrifices pécuniaires. La lutte dura trois années ; trois années de suite il fut défait, mais chaque fois la majorité démocrate diminuait, si bien qu'en 1893 il obtenait 585 voix de majorité, ce qui ne s'était jamais vu pour aucun candidat auparavant.

Il ne se fit que des amis dans l'exercice de ses fonctions de maire et sut traverser tous les embarras qui lui étaient suscités, parfois involontairement et parfois volontairement, sans donner prise à la critique. Ses concitoyens le réélirent en 1894, et il se retira momentanément de la vie publique en 1895, pour se reposer de la politique, dans l'accomplissement de certain projet qu'il caressait depuis longtemps déjà : je veux parler de la formation d'une compagnie de filature de laine, dont il est maintenant l'un des principaux actionnaires.

A l'expiration de son mandat de maire, il n'y avait qu'une voix pour rendre hommage à son intégrité, à son civisme, et c'est fort de ce témoignage universel rendu à son caractère et à ses capacités qu'il acceptait, au mois dernier, la candidature au poste de lieutenant-gouverneur. Ce dernier honneur, il aurait peut-être pu l'obtenir bien auparavant, mais il n'était point dans ses goûts ni dans sa politique de le demander : il a su attendre, on le lui a donné ; voilà comment s'est faite son élection.

Certes, en cette époque d'ambitions malsaines, de trahisons intéressées, de corruption des consciences, voilà un bel exemple, et nous sommes fier de le citer aux politiciens de la province de Québec.

M. Pothier est un Américain bilingue. Dans toute sa carrière il n'a jamais fait appel au sentiment national de ses compatriotes quand il a brigué les suffrages populaires, et c'est d'autant plus remarquable que l'élément canadien, à Woonsocket, sera bientôt (s'il ne l'est déjà) plus nombreux que tous les autres alliés ensemble.

M. Pothier n'a cessé de dire à ses concitoyens : "Jugez-moi d'après mes services, et non d'après ma naissance." Le premier, il a su comprendre qu'aux yeux des Américains de naissance, le nombre n'est pas un titre suffisant à l'avancement, pour un élément nouveau, et qu'il est à la fois plus sage et plus patriotique de chercher à gagner ses épaulettes sur le champ de bataille, que de compter uniquement sur la frayeur que l'on inspire à l'un ou à l'autre camp.

Est-ce à dire que M. Pothier rougit de son origine ? Ceux qui seraient portés à le croire n'ont pas eu l'avantage de le connaître dans l'intimité. Ils ne savent pas tout l'amour qu'il a conservé pour la France et le Canada-français, et l'intérêt qu'il porte à ses compatriotes, tant du Canada que des Etats-Unis.

Dans sa confortable maison de la rue Pond, qu'il habite avec ses vieux parents, il aime à s'entourer des chefs-d'œuvre de notre langue, qu'il lit, dissèque et étudie ; il nous est arrivé souvent de le trouver tenant à la main un volume de Frayssinous, de Montalembert, de Lamatine, de Lacordaire, ou de quelque autre grand orateur ou écrivain français. Bien qu'il ne soit pas, à proprement parler, un homme de société, on le trouve partout où la charité chrétienne a besoin de sa parole et de son prestige ; il faut le voir, alors, le visage illuminé par une flamme intérieure, et l'entendre nous parler de la fraternité humaine, de nos obligations envers nos semblables, de nos devoirs de citoyens, et cela dans un français châtié, correct, éloquent.

M. Pothier n'a rien du politicien démagogue : digne dans sa vie privée, il est digne dans sa vie publique. Et l'on sera peut être surpris d'apprendre que, vivant dans un pays où l'influence des sociétés secrètes est si grande, il a constamment refusé de s'enrôler dans aucune. Il est aujourd'hui l'idole de ses compatriotes, sans les avoir jamais adulés, et c'est peut-être son plus grand sujet d'orgueil. En effet, combien d'hommes publics, à l'heure actuelle, pourraient en dire autant ?

F.-O. ASSELIN.

P.-S.—On aimera sans doute à lire, dans les circonstances actuelles, les renseignements qui suivent : Population de l'Etat, 390,000 ; valeur approximative de la propriété, \$400,600,000 ; dette de l'Etat, \$1,500,000 ; capital placé dans l'industrie, \$130,000,000 ; capital placé dans les banques, \$122,000,000 ; nombre des manufactures, 3,337 ; ouvriers employés dans les manufactures, 87,976 ; salaires payés annuellement à ces ouvriers, \$37,927,920 ; valeur de la matière première, annuellement employée par les manufactures, \$75,000,000 ; valeur totale des produits manufacturés annuellement, \$142,500,000. Ces chiffres sont tirés des derniers rapport officiels du gouvernement.

La population canadienne de l'Etat se répartit principalement entre les villes de Woonsocket, de Central Falls, de Providence et de Pawtucket, la commune de Lincoln et la vallée Pawtucket, et comprend environ 42,000 âmes. Mais nous n'avons encore guère plus de cinq mille votants sur un total de soixante-dix mille. Il y a deux ans nous n'avions que trois députés d'origine canadienne à l'Assemblée générale ; aujourd'hui nous en avons cinq : le docteur Emile Chagnon, de Warwick, élu en 1896 et réélu mercredi dernier ; le Dr Jos. Larivière, de Manville, un ancien zouave pontifical qui a emporté les honneurs de la députation avec un brio tout militaire le 7 avril dernier ; M. Jos. Bouvier, et M. Philippe Boucher de Woonsocket, et Eugène Ponton, de Central Falls.

J. O. A.

INVITATION

I

Un boudoir élégant chez les de Machin, rue de Lisbonne.

Monsieur coupe les feuillets d'une brochure ; Madame lit dans un journal de mode.

Le valet de chambre apporte une lettre sur un plateau d'argent.

Madame, après avoir parcouru les premières lignes. —Allons, bon !

Monsieur.—Qu'est-ce que c'est ?

Madame.—Une invitation chez les Chose.

Monsieur.—Encore ! Mais qu'est-ce que nous leur avons fait, à ces animaux-là, pour qu'ils nous condamnent aux dîners forcés à perpétuité ? Car c'est un dîner, je parie !

Madame.—Hélas ! oui.

Monsieur.—Tu feras ce que tu voudras, mais moi je n'irai pas manger de leur cuisine ; la première fois, elle m'a rendu malade.

Madame.—Le fait est que je ne sais pas où ils prennent ce qu'ils vous servent !

Monsieur.—Dans les prisons. Je ne ris pas. Cela se fabrique en masse, dans les prisons, comme les chaussons de lisière.

Madame.—Ils sont si pingres !

Monsieur.—Pingres et stupides. Nous avons de belles relations ! Au fait, où avons-nous connu ces gens-là ?

Madame.—A Evian, tu sais bien.

Monsieur.—Ah ! oui, aux eaux ! Les voilà bien, les eaux ! On va pour se soigner et on fait un tas de connaissances dont on souffre ensuite toute sa vie. Ah ! s'il y avait des eaux pour se guérir des relations fâcheuses !...

Madame.—Tout cela est fort ennuyeux, mais on ne peut pas être grossier.

Monsieur avec humeur.—Grossier ! grossier ! Il ne

s'agit pas d'être grossier. Les Chose nous ont offert un dîner détestable, nous leur en avons rendu un convenable : je crois que nous étions quittes. Les voilà qui récidivent : tant pis pour eux ! Je tiens à mon estomac.

Madame.—Mais, mon ami, quelle raison leur donner ? Ils nous invitent trois semaines à l'avance. Nous ne pouvons rien dire.

Monsieur.—Trois semaines ! C'est cela : préméditation, guet-apens ! Eh bien ! ma chère, devant les tribunaux, c'est une circonstance aggravante : on les condamnerait rien que pour cela !

Madame.—Tu diras ce que tu voudras, mais nous ne pouvons pas refuser ; acceptons, quitte à nous dégager.

Monsieur.—Si tu les encourages !...
Le lendemain, Madame écrit aux Chose :

M. et Mme de Machin remercient M. et Mme Chose de leur gracieuse invitation à laquelle ils auront le très-vif plaisir de se rendre.

Et elle fait mettre la lettre à la poste.

II

Un cabinet de travail, rue de Châteaudun, chez les Chose.

Monsieur fait des comptes, madame brode. La femme de chambre apporte une lettre sur un plateau de laque ; madame ouvre l'enveloppe.

Monsieur.—Qu'est-ce que c'est ?

Madame.—Une réponse sans doute pour notre dîner du 30. (*Regardant la signature.*) C'est des de Machin.

Monsieur.—J'espère bien qu'il refusent ?

Madame.—Moi aussi ; rien ne me paralyse autant que de recevoir ces gens-là !

Monsieur, grincheux.—Pourquoi les invites-tu aussi ? Tu as la rage des nouvelles connaissances ! De ceux-là surtout je me passerais volontiers.

Madame.—Tu sais pourquoi je l'ai fait. Nous comptons avoir les de Nullepart, et nous n'avons dans nos relations que les de Machin pour aller avec eux. Mais dès lors que les de Nullepart refusent...

Monsieur.—Enfin, nous voilà avec les Machin sur les bras !... des gens insupportables, qui ont l'air de trouver tout mauvais !

Madame.—Oh ! pour cela, la femme est une pim-bèche.

Monsieur.—Le mari, un poseur !

Madame.—Sortez-la de ses toilettes...
Monsieur.—Et lui de ses chevaux.

Madame.—Il se croit gentilhomme.
Monsieur.—Gentilhomme ! Allons donc ! On ne s'appelle pas " de Machin " !

Madame.—Oh ! c'est Machin tout court.
Monsieur.—Parbleu !

Madame.—Ce qui m'agace, c'est qu'ils croient nous éblouir avec leur particule !

Madame.—Ma foi ! tu aurais raison ! Après tout, il ne fallait pas qu'ils acceptent. Nous devons nous venger d'eux !

III

Trois semaines plus tard. Le salon des Chose éclairé brillamment ; habits noirs, épaules blanches, sourires assortis.

Entrent M. et Mme de Machin.

Madame Chose.—Comme c'est aimable à vous d'être venus !

Madame de Machin.—C'est nous qui sommes charmés !...—CAROLUS BRIO.

LE CHANT DU PRINTEMPS

(Voir gravure)

Dans sa pose rêveuse, cette charmante jeune fille personnifie bien le printemps.

Comme un gracieux bourgeon, comme ce délicieux bouton de rose dont on surveille l'épanouissement avec une attention soutenue, et d'heure en heure, la fleur de nos demeures s'entr'ouvre petit à petit, laissant voir à chaque jour, à chaque heure, une grâce nouvelle.

Les petits amours d'anges lui disent mille choses aimantes : non seulement qu'elle est belle, mais qu'elle doit rester bonne, douce, compatissante ; elle aime leurs suggestions, et saura, certes, y conformer a vie.

Quoi de plus gracieux en ce temps de Résurrection ?



CARTE DE LA TURQUIE ET DE LA GRÈCE

UN VIEILLARD

Comme il va lentement, comme il me semble las !...

La tête fière
De ce noble vieillard que je vois sur mes pas,
Ne peut plus se tenir et se courbe bien bas,
Vers la poussière.

Malgré les plis nombreux au sillage profond,
L'intelligence
Ornemente toujours son respectable front,
Qu'illumine parfois d'un splendide rayon,
La soubenance.

C'est en vain qu'il s'approche et désire mieux voir.
Toute sa vie
Ne sera désormais qu'un continuel soir,
Car tout se fait obscur devant son triste vil noir,
Qui nous envie.

Je saisis dans l'accent de sa vibrante voix
Des sons d'angoisse ;
Le sourire nerveux qu'en ce moment je vois
Sur ses lèvres errer, devait être autrefois
Une caresse.

Des longs cheveux châtain, en rouleaux opulents,
Où son visage
S'encadrait, mâle et doux, avec des airs charmants,
Il ne demeure plus que de rares brins blancs,
Léger maigre.

Incassamment en butte aux jours pleins de rigueur
De tant d'années,
Son dos s'est recourbé sous cette pesanteur,
Et ses épaules sont dans leur grande maigreur,
Bien décharnées.

Pour affermir ses pas il se sert d'un appui
Bâton solide
Qu'exigent ses jarrets se dérobant sous lui.
Il marche avec son chien qui distrait son ennui,
Fidèle guide...

A la fleur de ses ans qu'il devait être beau
Dans son courage !
Décrépit maintenant et flexible roseau,
A tout vent qui mugit il fléchit de nouveau,
En son vieil âge.

Augustin Ledieu

A BATONS ROMPUS

... L'illustre personnage, homme ou femme—on n'a jamais pu savoir—qui s'est fait l'honneur de m'attaquer dans l'article intitulé : *Fausse Modestie*, me permettra de lui dire qu'il est contre mes principes, de me battre contre des moulins à vent, moins encore contre des gens qui se cachent derrière un masque. Je ne lui ferai donc pas l'honneur de lui répondre.

C'est aux lecteurs seuls du MONDE ILLUSTRÉ, et je les laisse juges, que j'adresse ces quelques lignes.

* * *

Donc, à propos de pseudonyme, voici ce que dit Larousse : " Le pseudonyme sert souvent de pavillon à des vérités un peu crues que l'auteur ne juge point prudent de propager sous son vrai nom." Si j'ai dit le mot : *sous le voile de la modestie*, dans l'article qui a motivé une réponse, j'aurais plutôt dû dire après les lignes de Larousse : *le pseudonyme est une indelicatess*.

Que beaucoup s'en servent, j'en conviens, mais, comparés au nombre de ceux qui ne s'en servent pas, je préfère ces derniers. Au reste, ce qui a surtout motivé mon attaque contre ceux qui se servent du pseudonyme, c'est l'article malheureux de M. Stanislas Côté, contre les étudiants, signant *Quironville*, dans *Les Nouvelles*, ce qui a valu à ces dernières l'honneur d'être brûlées, action qui aurait été dirigée contre l'auteur lui-même s'il n'avait pas été masqué.

Quant aux collaborateurs et collaboratrices du MONDE ILLUSTRÉ, qui ont trouvé si galant défenseur, ma foi, je n'aurais jamais cru qu'il y avait un seul pseudonyme ; surtout à côté des noms si brillants de Ledieu, Sulte, Picard et de ce regretté Faucher !

Enfin, voici ce que j'ai à dire contre le pseudonyme, et cela sans vouloir attaquer personne : c'est que ceux qui s'en servent me font l'effet d'un fils qui ne veut pas faire rejailir sa popularité sur sa famille, ou mieux l'effet d'un père qui ne veut pas que son fils porte son nom.

* * *

Voyez même jusqu'où peut aller le pseudonyme. Ainsi, sous le pseudonyme *Judex*, le peintre Galimard fit à *La Patrie*, de Paris, il y a quelques années, un compte-rendu aussi élogieux que peu modeste de ses propres tableaux ; puis sous un second pseudonyme ; *Dicastsès*, il déclara dans d'autres journaux, que *Judex* était le premier critique et Galimard le premier peintre de notre époque ; après cela je tire l'échelle et dis avec M. Th. de Banville :

" Descends de ta double cime,
Et sous quelque pseudonyme
Fabrique une pantomime."

Gaston P. Labat

AUX LECTEURS

Nos lecteurs se rappellent l'article : *A bâtons rompus*, signé de notre confrère, M. Gaston P. Labat, sous la date du 3 de ce mois.

Notre excellent confrère a cru pouvoir faire une sortie à laquelle il a été répondu dans le numéro du MONDE ILLUSTRÉ portant la date du 17 avril.

Voici de nouvelles protestations : *pour* et *contre*. Ces petites joutes sont intéressantes, tant que les adversaires savent garder leur sang froid. Puisqu'il est fait appel aux lecteurs de notre journal, nous les laissons décider.

RECONNAISSANCE

A Odéric.

Mille fois " merci " de vous être fait le défenseur des collaborateurs, mais surtout des collaboratrices du MONDE ILLUSTRÉ.

Si aucune d'elles n'a daigné relever l'impertinence de M. Gaston-P. Labat, toutes, croyez-le, ont hautement apprécié la délicatesse du mouvement qui vous a spontanément institué leur chevalier.

Censeur par goût, le confrère laisse, à de certaines heures, sa plume s'aventurer avec une singulière audace sur des terrains insuffisamment connus, où elle court risque de glisser, à chaque instant, d'une façon déplorable. Cette fois encore, il avait besoin d'être éclairé sur un point : vous avez su, Odéric, exécuter cette opération d'une façon habile et charmante, dont je vous félicite au nom de tous.

Puisse M. Labat en faire son profit et se persuader, enfin, que le sentiment qui anime un grand nombre d'écrivains s'abritant sous un pseudonyme est peut-être de la modestie tout aussi vraie que sa fatuité à lui qui s'improvise leur commentateur.

Il pourra aussi, en vous lisant, ami Odéric, concevoir comme il est toujours possible d'être spirituel, même malin, sans cesser d'être poli.

AIMÉE PATRIE.

CES GENS LÀ ! (sic.)

A Rose by any other name
would be as sweet Romeo.
SHAKSPEARE.

C'est en vain que je cherche ce qu'il y a de si mal-sain dans ce que reproche M. Gaston P. Labat, soit : prendre un nom de plume. Je crois que je cherche midi à quatorze heures, voilà pourquoi je n'ai pas encore trouvé. Il se peut que ce ne soit pas la modestie qui nous inspire ; (je crois plutôt que c'est l'orgueil d'abord et l'habitude ensuite) mais pourquoi voir en cette *manie*, une intention mauvaise cachée ? Décidément, le confrère a dû être désenchanté par quelque pseudonyme, désenchantement que le nom véritable lui eut évité. Mais il faut être gentil et savoir cacher son dépit quitte à prendre noblement sa

revanche. Le nom fait si peu de chose qu'il faut laisser aux plumitifs, plumassiers ou écrivassiers l'innocent plaisir de se cacher sous un nom de plume. Ces gens là ne trament pas dans l'ombre de noirs complots, soyez sans crainte à ce sujet. Quant aux choses désagréables, elles sont *over there* guettant une proie et arrivent sans distinction à l'écrivain distingué qui signe ses écrits du même nom dont il signe un chèque ou à cet autre peut-être aussi intelligent, mais qui ne signe que d'un nom fantaisiste tel que A. B. C. D. ou

BLUET.

NOS GRAVURES

LE GÉNÉRAL PORFIRIO DIAZ

Le général Porfirio Diaz, qui vient d'être élu pour la quatrième fois président de la République mexicaine, a depuis longtemps sa place marquée dans l'histoire.

Il a pris jadis une part des plus actives à toutes les luttes engagées pour conquérir et assurer l'indépendance de son pays, notamment à l'époque de la fameuse campagne où Napoléon III, obéissant à l'inspiration que M. Rouher appelait " la plus belle pensée du règne," soutint l'entreprise hasardeuse du malheureux Maximilien. Le général Porfirio Diaz, en combattant les troupes françaises, ne faisait qu'obéir à son devoir de patriote ; il vous toujours à la nation française une vive sympathie et, devenu chef de l'Etat, il n'a cessé d'entretenir avec elle d'excellentes relations. Grand croix de la Légion d'honneur, il se montre particulièrement fier de cette décoration, c'est la seule qu'il porte constamment.

Le Mexique attribue, à la politique intelligente et ferme de son président, la prospérité dont cette grande République américaine jouit aujourd'hui.

Né en 1828, le général Porfirio Diaz est, par conséquent, âgé actuellement de soixante-neuf ans. Mais il a conservé, avec toute la vigueur intellectuelle, toute la verdeur physique et presque le visage de sa jeunesse.

M. COSTA DE BEAUREGARD

Le marquis Charles-Albert Costa de Beauregard a été élu à l'Académie française en même temps que M. Anatole France.

De vieille famille savoyarde, lors de l'annexion de la Savoie, le marquis Costa de Beauregard avait opté pour la nationalité française. En 1870, appelé au commandement des mobiles de la Savoie, il fit la campagne dans l'armée de la Loire, fut blessé au combat d'Héricourt, fait prisonnier et envoyé en captivité à Carlsruhe. Elu député à l'Assemblée nationale par ses compatriotes, il fut libéré de droit avant la paix. Royaliste impénitent, aussi longtemps qu'il exerça son mandat, il siégea à droite.

Un homme d'autrefois, le *Roman d'un royaliste*, de belles études sur le roi Charles-Albert, quatre volumes au total, constituèrent ses titres académiques.

LES DARDANELLES

Les événements de Turquie et de Grèce ; la guerre générale en perspective pour l'Europe, nous engagent à publier aujourd'hui une gravure très fidèle du détroit des Dardanelles, près de Constantinople.

Si l'on se rend de la Méditerranée à la mer de Marmara, on doit traverser un canal étroit séparant l'Europe de l'Asie : ce sont les Dardanelles, ou détroit de Gallipoli, ou le fameux *Hellespont* des anciens.

Ce détroit a quatre milles et un tiers environ dans sa plus grande largeur, et un peu plus d'un mille à sa moindre largeur. C'est en ce dernier endroit que les forts sont établis et leurs canons peuvent aisément balayer la côte, chacun de son vis-à-vis.

Les navires de guerre ne peuvent passer par ce canal, en vertu de la convention dite " des Détroits," convention signée en 1841.

Nous donnons également une carte très exacte du théâtre des opérations actuelles. L'île de Crète, ou Candie, est au Sud légèrement Ouest de la Grèce, à un degré environ (25 lieues).

A NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ a conquis la faveur du public, son grand tirage l'indique assez. De toutes les publications de ce genre, c'est, certainement, la plus répandue et la plus estimée dans notre province de Québec, aux Etats-Unis—et même, disons-le, en Europe.

Ses correspondances d'Europe sont attrayantes : mais elles vont l'être davantage encore.

Un Prélat de la Cour Pontificale, dont le nom est connu et la plume renommée, daigne prêter à cet excellent journal de famille, le concours de sa plume autorisée ; sous peu, les abonnés savoureront des morceaux d'un délicat, d'une finesse exquise !

Jusque là, pas d'indiscrétion !...

FLEURS DE PAQUES

S'il est un pays offrant de nombreux points de ressemblance avec la Bretagne, sous le rapport des traditions et des légendes, c'est bien le Canada. Comme il garde précieusement cet héritage légué par ses ancêtres, pour le transmettre intact à ses descendants ; et malheur à qui y porterait atteinte.

Au nombre de ces touchantes coutumes, il en est une à peu près oubliée, sinon ignorée de la présente génération et qui se base sur un fait tenant presque du merveilleux. En ayant été le témoin oculaire, je prends la liberté de vous en faire le récit de mon mieux, au risque de provoquer, de la part des sceptiques et des philosophes, une raillerie ou un sourire dédaigneux.

Suivant la tradition, ceux qui, dans la nuit du dimanche de la Passion, cassent une ou plusieurs branches d'un arbre ou d'un arbuste quelconque, déposent ces rameaux desséchés, sinon gelés, dans un vase rempli d'eau, les trouvent, au matin de Pâques, portant des feuilles et quelquefois des fleurs (1).

L'an dernier, en entendant raconter, dans une réunion de famille, ce fait quelque peu invraisemblable, les auditeurs demeurèrent (comme le seront une grande partie de mes lecteurs) incrédules. Le narrateur se chargea alors d'appuyer son assertion par des preuves irréfutables.

Le dimanche de la Passion tomba la semaine suivante. Les lecteurs se souviennent si la neige était abondante à cette époque, et notre ami eut toutes les peines du monde à cueillir, dans son jardin, quelques branches de gadelliers qu'il emporta avec précaution chez lui et plaça dans un verre d'eau.

Pendant la quinzaine qui suivit, nous ne manquâmes pas de taquiner un peu le propriétaire des précieux petits morceaux de bois sur le résultat final de l'expérience. Lui, laissait dire et ne soufflait mot.

Cependant, une grande métamorphose s'opérait dans les branches, à notre insu et à la joie intime de notre ami.

Aussi, quels ne furent pas son triomphe et notre profonde surprise, le matin du jour de Pâques !

Ces rameaux à demi gelés, que l'on n'avait pas même changés d'eau, étaient couverts de petites feuilles vert tendre et de jolies fleurs blanches...

MARIE AYMONG.

UN PEU DE GÉOGRAPHIE !

Que de fois nos grands confrères, ou, si vous le préférez, nos grands frères les journaux quotidiens du Canada, n'ont-ils pas signalé la douce manie de nos autres confrères, ceux d'Europe, de parler de nos pays exactement comme un aveugle le ferait des couleurs ?

J'ai sous les yeux le No 11.795 du 10 mars 1897—il faut préciser !—de *La Liberté*, de Paris. Dès la première page, deuxième colonne, dans le Bulletin, il est dit :

(1) Ce fait est fort connu en Europe, où la branche d'aubépine fleurit à Noël dans les mêmes conditions (Note de F. P.).

Ce n'est pas seulement l'île de Cuba qui est devenue l'objectif de la *néo-doctrine* de Monroe, c'est aussi le Canada qui est visé. Il y a longtemps que l'annexion du *Dominion* et de la *Colombie* est un *desideratum* dont il est question dans la presse et qui ne déplaît pas à tous les habitants du Canada, anxieux pour la plupart de voir tomber les barrières de la douane.

Si une doctrine de trois quarts de siècle est une *néo-doctrine* pour notre confrère de Paris, nous ne dirons rien à ce sujet : quoique soixante-quinze ans dans la vie d'un homme !... surtout d'un homme de nos jours !...

James Monroe fut président des Etats-Unis de 1817 à 1825 : c'est lui qui émit la doctrine à laquelle fait allusion notre confrère, doctrine disant : " L'Amérique aux Américains ! " et repoussant toute intervention européenne dans les affaires de ce continent.

Passant au second point, le plus important celui-ci, nous ferons observer à notre estimable et estimé confrère, que : qui dit *Dominion*, inclut *Colombie*, comme : qui dit *France*, inclut *Nord*, ou *Pas de Calais*.

Notre confrère, parlant ici, en effet, du Canada, possession Anglaise, parle de la *Colombie*, comme d'une autre possession Anglaise limitrophe : il ne peut être question, du contexte, de la *Colombie* de l'Amérique du Sud, divisée depuis 1830 ; de la *Colombie* ou *Columbia*, Capitale Washington, dans les Etats-Unis. Il ne reste que la *Colombie Britannique*, incorporée au Canada en l'année ?

En annexant le Canada, ou le *Dominion*, nos voisins annexeraient par conséquent la *Colombie* tout aussi bien que le Québec ou l'Ontario.

Nos chers confrères de France se moquent si agréablement de nous... parfois avec raison, nous l'avouons : n'ont-ils pas parfois leur petite poutre dans l'œil ?...
ONÉRIC.

LA LECTURE

Depuis deux mois seulement je suis abonnée au *MONDE ILLUSTRÉ*.

Que de journées monotones il a éclairées ! Mon plus ardent désir est que d'habitude il devienne quotidien. Comme j'admire le talent des chroniqueurs et des chroniqueuses, de ces dernières surtout qui

font preuve d'une si profonde érudition. Tour à tour elles nous parlent avec douceur, ou avec autorité ; mêlant toujours l'utile à l'agréable. Mais ce que je déplore c'est qu'aucune d'elles n'ait effleuré un sujet aussi instructif qu'intéressant ; c'est : " La lecture et la jeune fille, " et aussi " Quels auteurs doit-elle lire. "

Si ce n'était la crainte d'ennuyer, je traiterais moi-même ce sujet ; mais quelle figure ferais-je dans les colonnes du *MONDE ILLUSTRÉ* avec mon style haché, mes phrases décousues ?

Voyons, chères amies : en est-il une parmi vous qui entendra ma voix, qui se rendra à ma prière ?

J'ai lu Raoul de Navery, Alex. de Lamotte, Octave Feuillet, Victor Hugo.

Mais, pouvais-je lire tous ces auteurs ? Et n'est-ce point au journal de la famille qu'il appartient de guider jeunes et vieux ?

Votre nouvelle amie—mais non la moins dévouée—attend votre réponse, charmants et doux petits oiseaux, dont le chant agréable instruit, tout en égayant.

ADRIENNE P.

PETITE POSTE EN FAMILLE

J.-E. R., Québec.—Merci de votre aimable lettre, dénotant excellent cœur. Usez et abusez de nous.—Si je regarde d'un horizon à l'autre, je vois poindre l'aurore du jour où tout paraîtra : aussi, *Fiat Voluntas !*

Lucienne P., Montréal.—Nous insérerons le plus tôt que nous le pourrons.

Josaphat V., Montréal.—Nous insérerons un peu plus tard.

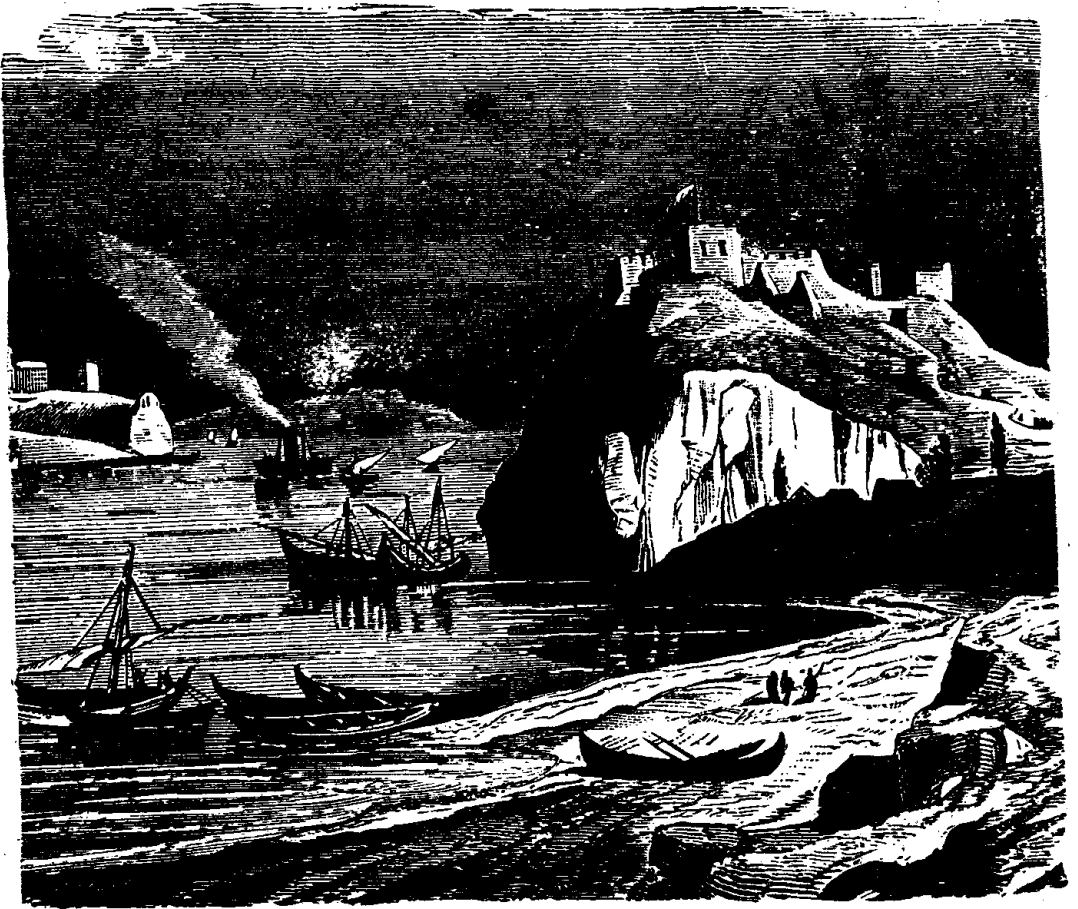
NOTES ET IMPRESSIONS

En politique, la plus sûre manière de cacher ses desseins, c'est quelquefois de les dire.—G.-M. VALTOUR.

Quand une maladie est à la mode, il est bien difficile à un Parisien de ne pas la prendre.—EM. ARÈNE.

Je ne crains que ceux que j'aime ; ceux-là seuls peuvent me faire souffrir.—Mme BLANCHETTE.

Qu'est-ce que l'espérance ? Un premier bonheur qui en attend un autre.—COSTA DE BEAUREGARD.



EN ORIENT.—LE DÉTROIT DES DARDANELLES





LA CHANSON DU PRINTEMPS

LE BAISER DU VENDREDI SAINT

Ma mère était mise, ce jour-là, comme quand elle va à la grand'messe ; moi, l'on m'avait paré de mes belles brassières neuves, de ma collerette de dentelle, de mon bonnet de prunelle et de mes bas de fleuret. Nous venions saluer le deuil de notre divin Sauveur.

Ah ! que ma mère fut belle, quand nous entrâmes dans l'église, qu'elle tomba à genoux aux pieds de l'Homme-Dieu ! Une larme qui coulait, roulait en perle le long de sa joue, pendant qu'elle penchait avec douleur, jusqu'à terre son front pensif. Puis, sur les mains ensanglantées du Seigneur qui perdit la vie sur la croix pour délivrer le monde du péché, elle pose ses lèvres un moment pour lui faire douce embrassade ; et puis, déchirée de douleur, elle se lève et jette au ciel un regard de ses yeux tristes et abattus.

Ici, la douce et bonne femme, oppressée de ses larmes, me dit :

— Regarde un peu, suspendu sur la croix, l'Enfant de la Vierge Marie, né pour consoler les pauvres... Le pécheur, dans sa furie, dans son ingratitude, l'a ainsi percé de clous. Ah ! baise, baise-lui ces plaies, fuis le péché qui enivre ; alors, en bon chrétien, tu allègeras son fardeau. Fuis le poison de l'envie que le démon charrie du fond de l'abîme, car lorsqu'il domine en notre âme, tu vois, mon bel agneau, tout le mal qu'il y fait ! Vois-tu sa belle tête pâle retomber sur son épaule !... Le baiser de Judas fut son coup mortel. Jusqu'à la tombe, reste fidèle à tes amis et, ainsi qu'une colombe s'envole d'une vallée, un jour tu t'envoleras au haut des cieux.

Et, sur les dalles, je m'agenouillai. Longtemps, longtemps, je couvris de baisers les pieds rouges de sang du Fils de Dieu.

CONCERT DES AVEUGLES DE NAZARETH

Ce concert, autour duquel nous n'avons pas besoin de faire une grande réclame, aura lieu, cette année, le mercredi, 28 avril courant, à l'École Montcalm, coin des rues De Montigny et Saint-Hubert. Nous disons qu'il n'est pas nécessaire pour une si utile et si bonne œuvre de faire de réclame : c'est une erreur ; pour recueillir les sommes indispensables à nos maisons de charité, il faut, hélas, beaucoup demander, adresser de nombreux appels. On se figure qu'on a fait beaucoup en prenant quelques billets : mais qu'est-ce que cette légère contribution à côté des dépenses de toute nature incombant à nos institutions charitables ? Aussi nous espérons que la bienveillance du public ne fera pas défaut aux Sœurs dévouées de Nazareth.

Ce concert est donné par les Elèves de la Maison dont on connaît les dispositions musicales exceptionnelles et parmi lesquels on entendra Mlle Préfontaine, Mlle Perry et M. Pruneau. M. E. Lebel, ténor du chœur de la Cathédrale et M. J.-D. Dussault, Organiste de Notre-Dame, veulent bien prêter leur aimable concours.

Le chant sera accompagné par Mlle J. Terraul. Nous donnerons plus tard le programme qui est des mieux compris et plaira, nous en sommes certain, aux dilettanti.

Nul doute qu'on ne réponde en foule à l'appel adressé pour les aveugles par leurs zélées institutrices. La charité nous en fait un devoir.

On trouvera des billets à l'Asile Nazareth, rue Sainte-Catherine, 2009.

THÉÂTRES

Cette semaine, M. Emmett Corrigan, nouveau directeur du Théâtre Français, fera son apparition dans la reproduction, de Belasco et DeMille, *The Wife*. M. Corrigan a été le directeur de Nat Goodwin et a rempli le premier rôle dans les principales reproductions de New-York, pendant six à huit ans. Il a la réputation d'être un acteur de premier ordre. Il a été fort bien apprécié à Montréal, dans *The Prisoner of Zenda*. Cette pièce, *The Wife*, a fait sensation à New-York, durant deux années consécutives. Elle est du même auteur que celles de *The Charity Ball* et de *Men and Women*, qui ont aussi remporté les plus brillants succès. La partie vaudevilliste est remplie par MM. Marion, Manola et John Mason ; ces trois acteurs ont été très applaudis, ici, il y a quelques années, dans *Friend Frit*.

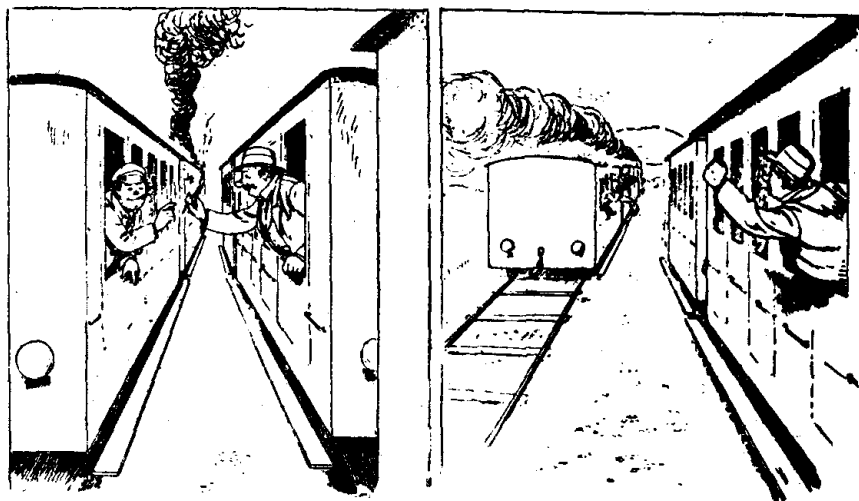
La reproduction *White Crook*, au Théâtre Royal, est dirigée, cette semaine, par M. Ed. F. Rush. Cette pièce offre beaucoup d'attractions et est une combinaison de scènes burlesques, comiques et à grandes sensations. Le premier acte démontre les caractères généraux tandis que le deuxième est une suite de spécialités et d'attractions de tous genres. Mlle May Britto, est une très bonne cantatrice qui figurera dans le vaudeville. Nous mentionnerons aussi les comédiens Kilroy et Ralston et les chanteurs Marion, Baisley, Tom et Gertie Grims ainsi qu'une foule d'autres d'égale renommée.

CONSEILS PRATIQUES

Il ne faut pas mettre le camphre trop près des fourrures, parce qu'il en altère les couleurs.

Le lavage des foulards de soie demande des soins spéciaux. Voici comment il convient de faire : Nettoyez-les d'abord en les passant dans un savonnage à froid, puis rincez et ressuyez les. Vous faites alors bouillir du son dans de l'eau, une poignée par foulard, vous filtrez cette décoction à travers un linge, puis vous y laissez tremper quelque temps les foulards ; ensuite on les presse, on les suspend et on les repasse légèrement étant encore un peu humides.

UN VOL... PAR CHEMIN DE FER



—Un peu de feu, s'il vous plaît ?

—L'animal !... Il part avec mon cigare !...

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—G. Désormiers, 79, rue Sainte-Elizabeth ; Mlle Mélina Rochon, 1, rue Robin ; Dame Césaire Charbonneau, 4, avenue Dumont ; Dame Gaston Drainville, 460, rue Rachel ; Dame Médéric Benoit, 359, rue Berri ; Mlle Eugénie Demers, 1254, rue Saint-Denis ; Dame J.-H.-F. Charron, 1978, rue Notre-Dame ; C. Paquette, 107, rue Saint-Dominique.

Quebec.—Alfred Houle, 19, rue Bayard, St-Sauveur ; Ferdinand Dugal, 279, rue Arago ; Mlle Georgiana Galarneau, 172, rue Richardson, St-Roch ; Laurent Dumont, 152, rue Boisseau, St-Sauveur ; P.-P. Giguère, 56, rue Desfossés, St-Roch ; Jean Vermette, 209, rue des Commissaires.

Cap Santé.—J.-A.-M. Bernard.

Saint-Hubert.—François Robert.

Rigaud.—Mlle Albina Boutin.

Côteau Saint-Louis.—J.-B. Fyfe, 9, rue St-Louis ; Adolphe Savard, 30, rue St-Etienne.

Sainte-Monique.—J.-D. Thérien.

Ottawa.—William Roy, 25, rue St-Joseph.

Fall River, Mass.—Louis Schwart, 382, rue Pleasant.

Manchester, N.-H.—Henry Lessard, 363, rue Silver.

Chicopee Falls, Mass.—A. Bouthillet.

GRAVURE-DEVINETTE



JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Jeunes fillettes, mon premier
Souvent occupe vos pensées.
Vous sentez que dans mon dernier
Vous pouvez être délaissées ;
Songez donc vite à mon entier.

RÉCRÉATION MATHÉMATIQUE

Une personne a un certain nombre de sous dans chaque main. Si elle prend un sou de la main droite et qu'elle le mette dans la main gauche, il y en a autant dans les deux mains ; mais si elle fait le contraire, la main droite contient alors deux fois plus de sous que la main gauche. Combien chaque main en contient-elle ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 676

Enigme.—Torrent.

Ont deviné : Mlle Alice Jobin, E. Francoeur, B. I. Ringuet, Québec ; Euphrasie, Dulcina et David, Chicago ; Mlle N. St-Amour, Chs Dugas, Montréal ; A. Dion, Lachine ; Mlle G. Bleau, Fall-River.

PAGES MANQUANTES